

Codes régionaux

Perrine Leblanc, Nicholas Giguère, Annie Landreville, Patrice Lessard, Mélikah Abdelmoumen, Kevin Lambert, Virginie Blanchette-Doucet, Erika Soucy, Ariane Gélinas, Véronique Grenier et Kateri Lemmens

Numéro 176, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leblanc, P., Giguère, N., Landreville, A., Lessard, P., Abdelmoumen, M., Lambert, K., Blanchette-Doucet, V., Soucy, E., Gélinas, A., Grenier, V. & Lemmens, K. (2019). Codes régionaux. *Lettres québécoises*, (176), 23-39.

Codes régionaux

écrire et éditer

Perrine Leblanc
Nicholas Giguère
Annie Landreville
Patrice Lessard
Mélakah Abdelmoumen
Kevin Lambert
Virginie Blanchette-Doucet
Erika Soucy
Ariane Gélinas
Véronique Grenier
Kateri Lemmens

Faire du feu

Texte **Perrine Leblanc** | Photographies **Alain Lefort**



Il y a quelques années, en revenant de chez ma mère qui reste à Nouvelle, je me suis arrêtée avec une amie dans un pub dont la terrasse donne sur le fleuve, à Kamouraska. Près du zinc, je suis tombée sur une connaissance que je n'avais pas vue depuis au moins un an. Elle m'a dit : « J'ai loué une maison à Saint-André avec des amis. Je vis ici, maintenant. » J'ai souri poliment, je lui ai souhaité bon courage, et en rentrant dans la voiture j'ai pensé qu'il fallait quand même être un peu fou pour quitter Montréal.

J'ai changé d'idée l'année dernière.

Je suis Montréalaise, mais ma maison est en Gaspésie depuis juillet 2018. Je ne sais pas si on peut dire de moi que je suis une écrivaine gaspésienne, gaspésienne comme ma mère née en Gaspésie peut dire qu'elle est du cru, mais c'est dans le petit village où Gabrielle Roy a écrit *Bonheur d'occasion*, à neuf cents pas de la mer, que cette maison de l'époque victorienne nous a attirés, mon amoureux et moi.

1.

Les vieux au village disent que George O'Brien travaillait pour l'armée.

*Les vieux de George O'Brien
et les vieux des vieux de George O'Brien
ont construit la maison de bois en pantalons à bretelles et à l'huile de coude :
le rez-de-chaussée en 1850, le premier étage dans les années 1920.
C'étaient des mangeurs de patates au mildiou comme mes ancêtres
immigrés dans la péninsule au XIX^e siècle à cause des Anglais
qui divisaient pour mieux régner en Irlande.*

Partir le chauffage

Le vent boxe la maison construite sur une colline, les clous pètent au froid, l'eau de pluie entre par une fissure dans le solage, le chapeau d'une des deux cheminées est parti au vent, les fenêtres d'origine sont des portes ouvertes sur le dehors, deux puits de lumière fuient dans le solarium. Après l'orage ça sent le pu-erh, mais c'est chez nous, et l'hypothèque nous coûte trois fois moins cher qu'un petit loyer dans un quartier *adjacent* à Montréal. On colmate les brèches avec les moyens du bord, on chauffe au bois le jour quand il fait froid et on dort en cuillère pour se réchauffer la nuit.

À Montréal, faire du feu ça voulait dire partir le chauffage ; je réglais le thermostat à 19 °C pour maintenir ma facture d'électricité à 55 \$ par mois. Pour partir le chauffage dans notre maison poreuse en Gaspésie, on fait un montage avec des bûches de dix-huit pouces, de l'écorce de bouleau et du petit bois d'allumage posé en croix sur le tas. On craque une longue allumette, on met le feu au tas et on ferme la porte du poêle. On se frotte les mains en attendant qu'il fasse chaud, on a mal aux articulations, on a les doigts gourds. On ferme la clef du bas quand les flammes se mettent à lécher les pierres à feu derrière la vitre du poêle. La fonte claque en se réchauffant comme le pain fait maison chante en sortant du four. À 18 °C on ferme la clef du haut. À 20 °C le chat se couche en sphinx et on enlève nos gants magiques en coton pour travailler. De temps en temps, on prend le char et on fait 900 km pour aller manger du kimchi et voir nos amis à Montréal.

2.

Les vieux au village disent aussi que George O'Brien rédigeait des modes d'emploi pour les professionnels de la guerre.

Sur le terrain de la maison O'Brien on a trouvé :
des canettes de bière brassée dans le coin
un CD rayé de Robert Charlebois
une cheminée rouillée
un devant de char
un séchoir à poissons qui pique du nez
un crâne animal
des plants de houblon
des outils
et au bout de la longue planche de culture d'ail
dans les herbes jaunies et couchées par l'automne
une bombe.





L'armée

Trois soldats en treillis à motifs de camouflage ont sauté d'un hélicoptère à moins de trois cents mètres de la maison à la fin du mois d'octobre. On était en train de corder le bois pour l'hiver. Les hommes forts du Canada habillés en chair à canon venaient récupérer la bombe dans un bosquet aux herbes couchées par l'automne. L'engin mesurait quatre pieds de long. Sa forme rappelait vaguement celle d'une torpille. On pouvait lire, sur son corps jaune et corrodé, ce numéro de modèle qui sonne comme un nom de code : MK 8.

Mon amoureux avait découvert ce *mortier sous-marin inerte* (le responsable des communications de la base militaire) *de fabrication champêtre* (le caporal qui a récupéré l'engin sur notre terrain) alors qu'il préparait la terre pour planter l'ail à quelques pas de la porte d'entrée de notre nouvelle maison. La bombe gisait pas loin de la balançoire pour enfants suspendue à la branche la plus forte de notre épinette de Norvège et de la ruine qui tient lieu de table à pique-nique. Elle n'était pas de confection canadienne, d'après le caporal qui a soupiré, découragé, quand je lui ai dit que j'étais écrivaine.

Mes recherches sur Google et dans le *deep web* n'avaient rien donné la veille, j'étais tombée sur des images et des descriptions de torpilles, de hedgehog, de squid, de bombes nucléaires qui m'ont quasiment rendue folle. Il n'y avait rien, dans cette mer d'engins bons à tuer, qui ressemblait au Léviathan couché sur mon terrain. Les spécialistes des explosifs de l'escadre saguenéenne dépêchés en Gaspésie étaient dans le noir eux aussi, l'engin n'était pas répertorié dans leurs livres. Ma seule certitude, c'est que cette bombe n'avait pas passé plus de trois hivers sur place. Avec le temps, la végétation l'aurait intégrée et le sol l'aurait avalée. La bombe était donc là depuis peu, et en attendant que l'armée fasse son travail, dans cette étrange intimité avec un déchet de guerre, je me suis arrangée pour ne jamais être nue quand je la croisais du regard depuis la fenêtre de notre chambre, gênée, comme si elle avait des yeux et une conscience, de la voir dans sa rouille, vieillie, vulnérable mais fabriquée pour tuer.

L'avis du caporal et le résumé officiel que m'a transmis le lendemain de la mission le responsable des communications de la base militaire n'ont eu aucun effet sur mon angoisse, car il y avait autre chose dans cette histoire vraie qui jouait avec mes nerfs : j'étais la seule victime du hasard qui dessine un pont entre la réalité et la fiction. Sept jours plus tôt, j'avais envoyé à mon éditeur le manuscrit de mon prochain roman, et dans ce roman, il y a une bombe.

3.

*On nous a dit d'appeler la SQ, et la SQ a appelé l'armée.
L'armée a dit : La bombe est à nous, on vient la chercher.*

Les vieux au village ont ri quand on leur a dit que l'armée venait récupérer une bombe près de la maison O'Brien : Il y en a une pareille plantée chez l'ancien Hells full patch du village.

L'armée a dit : Elle est à nous celle-là aussi, on la ramasse en passant.

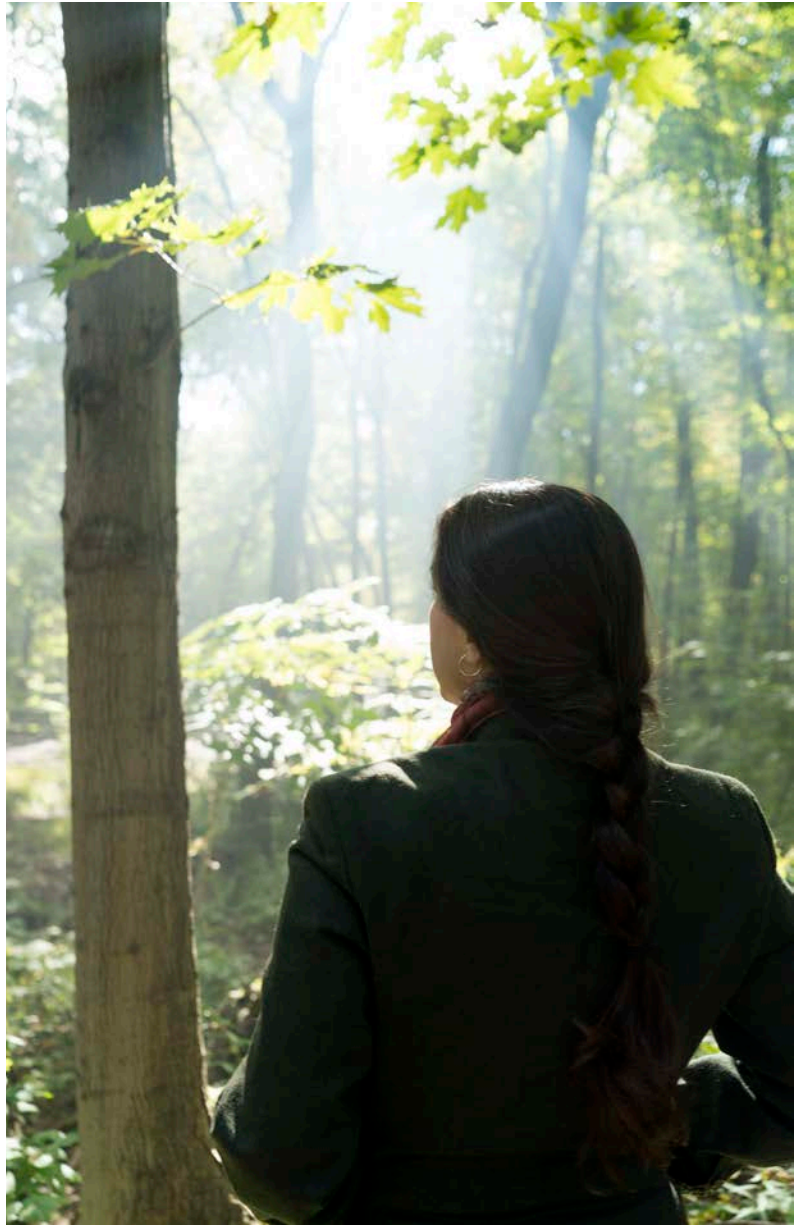
Dans le champ où l'hélicoptère a lâché trois militaires, j'ai entendu le caporal chuchoter à l'oreille du soldat qui avait l'air le moins chien : Les explosifs étaient plus légers à l'époque, elle est peut-être vide mais je la ferais sauter quand même.

La SQ a fermé la 132 à la demande de l'armée, au cas où la bombe ferait sa job de guerre entre la forêt et la mer.

Depuis le départ des militaires, au bout de la planche d'ail dont on vient de récolter les têtes, il reste un creux de la longueur d'un mortier sous-marin.

Je dis :

*George O'Brien a fabriqué pendant la guerre froide
une bombe qui va exploser avec ses réponses en 2025
dans la langue des solstices, des équinoxes et de ma mère.*



Chasser l'humidité

On a survécu à l'hiver qui dure six mois. On alimente le premier feu de l'année à l'extérieur avec les bûches noueuses de la saison passée et les branches de pommier cassées par le vent. Mon homme dit, en retournant les boulettes de bœuf écrasées sur le grill de fortune, un pied dans le tas de neige sale et l'autre sur une butte de terre pour les patates à planter : « Le bois va donner un petit goût à la viande. » Et il a raison.

Chez nous ça sent le bois mouillé et le pipi des écureuils qui ont fait des petits dans les murs. Il fait froid la nuit, sauf à côté du poêle à bois et sous les draps, alors on fait du feu à deux pour chasser l'humidité qui nous rentre dedans. ♦

Perrine Leblanc est l'auteurice de *L'homme blanc* (Le Quartanier, 2010 / *Kolia*, Gallimard, 2011) et de *Malabourg* (Gallimard, 2014 / Folio, 2015). Elle prépare avec Geneviève Godbout un roman illustré intitulé *La reine Maeve*. Son troisième roman, *Gens du Nord*, devrait paraître en 2020.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à *LQ*. [alainlefort.com]

Abolir les frontières

Nicholas Giguère

Il est révolu le temps où les éditeurs, pour attirer des auteurs, s'imposer dans le milieu littéraire et se tailler une place de choix sur le marché du livre, devaient obligatoirement avoir pignon sur rue à Montréal ou à Québec.

En 1971, déjà, les Écrits des Forges, créés par le poète Gatien Lapointe, élisent domicile à Trois-Rivières, et contribuent à faire de la ville, au fil des ans, un foyer de production incontournable de la poésie. Depuis près de vingt ans, la littérature québécoise est dynamisée par une pléthore de nouvelles structures éditoriales dirigées par des femmes et des hommes qui ont sciemment choisi d'installer leurs pénates en dehors des centres urbains et culturels : l'on peut penser à La Peuplade, aux éditions du Quartz ou encore aux toutes récentes éditions Chauve-souris, respectivement établies à Saguenay, Rouyn-Noranda et Magog. Quel est le quotidien de ces éditeurs ? Que représente pour eux le fait de travailler en région ? À quels défis sont-ils confrontés ? Comment réussissent-ils à tirer leur épingle du jeu ? Regard sur ces quelques *outsiders* qui redéfinissent, à leur façon, la cartographie de l'édition littéraire.

Exister dans la périphérie

Publier des livres, à fortiori des œuvres littéraires, n'est pas aisé et c'est peut-être encore plus difficile pour les éditeurs installés en région, qui doivent de surcroît composer avec un enjeu de taille : la mobilité. « Nous [les membres de l'équipe éditoriale] devons nous déplacer souvent, et la route est longue, affirme Simon Philippe Turcot, directeur général de La Peuplade. Il est rare que nous soyons tous réunis au même moment au siège social. L'un de nous est la plupart du temps en déplacement, que ce soit pour un événement au Québec ou à l'étranger. » Pour éviter d'être trop accaparés par des déplacements et des tâches chronophages qui les éloigneraient de leur passion première, à savoir la publication de voix littéraires originales, Simon Philippe Turcot et Mylène Bouchard, directrice littéraire à La Peuplade, ont embauché Julien Delorme, qui représente désormais la maison saguenéenne à Paris.

Les éditeurs œuvrant en région n'ont pas tous la chance de La Peuplade, tant s'en faut. Plusieurs, en raison de leur éloignement, peinent à bâtir et à maintenir un réseau de relations pérennes avec leurs pairs. « La principale difficulté [liée au fait de travailler à l'extérieur des grands centres] est certainement la fréquence des rencontres avec des professionnels du livre, des collègues éditeurs, des écrivains et des libraires, précise Marie-Noëlle Blais, directrice littéraire au Quartz. Force est d'admettre qu'en région, c'est plus tranquille et nous sommes peut-être plus isolés en ce sens. » D'autres, comme Étienne Poirier, directeur général des Écrits des Forges, sont ralentis dans leurs activités parce que leur situation géographique influe sur la santé financière de leur entreprise :

Du point de vue des affaires, il existe quelques difficultés liées au fait d'être situé en région. Parmi elles, les coûts de

transport des livres que nous produisons aux Forges. À Montréal, je me chargerais moi-même de la livraison des livres chez le distributeur. Mais comme celui-ci se trouve en banlieue montréalaise, tout doit transiter par la poste. Cela engendre des coûts importants pour un éditeur évoluant dans un marché niché comme celui de la poésie.

Or, de telles difficultés apparaissent encore plus criantes pour des maisons d'édition qui en sont à leurs balbutiements et disposent de ressources limitées. C'est le cas des éditions Chauve-souris, fondées par Anne Brigitte Renaud et l'écrivaine Michèle Plomer : la jeune entreprise, qui ne bénéficie pas encore de subventions au fonctionnement, réussit tant bien que mal à se faire un nom dans le milieu hautement compétitif de la littérature jeunesse. « En ce moment, expliquent les éditrices, ce n'est pas très prestigieux, pour un auteur, d'intégrer le catalogue de Chauve-souris : notre rythme de publications est plutôt faible ; nos livres ne sont pas distribués dans le réseau des librairies du Québec. Pour ces raisons, nous ne recevons pas beaucoup de manuscrits. » Ajoutons : des manuscrits de qualité qui définiraient l'image de marque de la maison d'édition et la feraient (re)connaître comme un joueur incontournable.

Montréal/les régions : en finir une fois pour toutes

S'il est vrai que le milieu éditorial contemporain ne semble plus autant marqué et même structuré (comme il a pu l'être autrefois) par la dichotomie entre Montréal, métropole des lettres québécoises, et *le reste*, n'est-il pas pour autant quelque peu montréalocentriste ? Pour Marie-Noëlle Blais, la réponse est on ne peut plus claire : « Malheureusement, encore aujourd'hui, les étiquettes collent encore parfois à la peau des livres produits en région. Un écrivain de l'Abitibi et publié en Abitibi sera souvent présenté comme un auteur abitibien et rarement comme un auteur québécois. Faisons-nous de même avec les auteurs des grands centres ? Sont-ils cantonnés à leur ville ou leur région ? » Ainsi, une certaine forme de ghettoïsation demeure au sein de l'institution littéraire : il y aurait la littérature régionale et la Littérature.

Cela dit, Marie-Noëlle Blais estime également « qu'il appartient aux acteurs culturels des régions de ne pas alimenter cette dichotomie, en laissant tomber tout complexe d'infériorité infondé vis-à-vis des collègues des grands centres ». De tels propos trouvent écho aux éditions Chauve-souris : « Pourquoi envierait-on ce qui se passe à Montréal ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'on pourrait envier ? » Leur choix de s'établir dans une région ne représente en rien un frein à leur développement ; au contraire, cela les distingue de leurs concurrents.

Miser sur le territoire habité et s'ouvrir

Habiter une région nordique comme le Saguenay est une richesse. Nous nous questionnons sur ce positionnement géographique, sur l'accès au territoire, sur le dialogue entre les cultures nordiques, sur la réalité de la création en dehors des centres. Ces questions infusent tranquillement et teintent notre catalogue. Notre collection de littérature étrangère, « Fictions du Nord », est ainsi née de cette réflexion.

Ces mots de Simon Philippe Turcot montrent à eux seuls l'importance capitale de la position excentrée d'un éditeur comme La Peuplade : c'est elle qui a incité les membres de l'équipe à ne pas se cantonner à une forme d'édition régionale, mais à plutôt s'ouvrir à d'autres littératures périphériques, dont celles des pays du Nord. D'ailleurs, la maison connaît aujourd'hui un succès considérable en Europe francophone grâce à un partenariat de diffusion conclu avec le Centre de diffusion de l'édition (CDE), une filiale du groupe Madrigall.

La réflexion au Quartz est, dans un certain sens, similaire : au départ, la politique éditoriale de la maison était strictement centrée sur les ouvrages tantôt fictionnels, tantôt historiques, bien ancrés dans le territoire témiscabitiens. Les premiers livres parus à cette enseigne n'en ont pas moins été primordiaux : ils ont permis à Marie-Noëlle Blais et à ses collaborateurs de se forger une réputation, de développer un lectorat à échelle humaine et d'acquérir une légitimité. Toutefois, selon la directrice littéraire, « la maison s'est affranchie petit à petit de son caractère purement régional en se dotant d'une politique éditoriale plus ouverte », davantage orientée sur les écrits de la boréalité, plus précisément les textes abordant des questions liées aux communautés vivant dans des régions isolées et nordiques. Ce qui n'était au départ qu'une particularité régionale, qu'un effet « couleur locale », constitue désormais un élément clé du développement.

De même, les Écrits des Forges, durant leurs premières années d'existence, accordent une tribune à des poètes en grande partie mauriciens, parmi lesquels Yves Boisvert, Louis Jacob et Bernard Pozier, ainsi qu'à plusieurs étudiants de l'Université du Québec à Trois-Rivières inscrits aux ateliers de création littéraire de Gatien Lapointe. À partir du début des années 1980, la maison accueille des écrivains montréalais, entre autres, Claude Beausoleil,

Jean-Paul Daoust, Lucien Francœur, Denis Vanier et Josée Yvon, diversifiant ainsi son catalogue. Au fil des ans, l'entreprise trifluvienne multiplie les ententes de coédition avec des éditeurs mexicains et européens, dont le Castor astral et Phi, acquérant par la même occasion une réputation dépassant largement les frontières du Québec. En réalité, ces éditeurs « régionaux », pour citer Marie-Noëlle Blais, ont pour objectif ultime de « déborder les frontières de la région et de publier des livres qui se retrouveront dans toute la francophonie, et ce, depuis une petite région du Québec ».

Un chantier

Bien entendu, il reste, pour ces passionnés du livre et de la littérature, bien des défis à relever et ils sont relativement nombreux, à commencer par les relations avec les libraires, difficiles à établir en raison de la distance : « Les libraires sont tellement sollicités ; ils croulent sous les nouveautés ; ils pourront bien sûr porter davantage attention aux livres de l'éditeur qui a pris la peine de venir les rencontrer pour présenter avec attention son travail, ses livres, ses auteurs. En vivant à six cent trente kilomètres de Montréal, c'est un sacré défi », résume Marie-Noëlle Blais. Son de cloche comparable chez Simon Philippe Turcot, pour qui la diffusion et la distribution en Europe francophone sont essentielles à la longévité des éditeurs québécois – d'où l'importance capitale de nouer et d'entretenir des liens de confiance avec des libraires outre-mer : « Je constate qu'il est difficile, encore aujourd'hui, pour une maison d'édition francophone hors Paris d'avoir accès à l'ensemble du réseau de librairies dans le monde francophone. » Pour sa part, Étienne Poirier estime que la visibilité des structures éditoriales situées à l'extérieur des grands centres ainsi que leur « représentation auprès des médias et des acteurs du livre » demeurent à certains égards problématiques. Pour tous ces éditeurs extrêmes, le combat de tous les instants, c'est, comme le dit si bien Marie-Noëlle Blais, « de continuer à publier en région en abattant constamment les frontières et en réduisant, autant que faire se peut, les distances ». C'est ce qu'on ne peut que leur souhaiter. ♦

Nicholas Giguère est détenteur d'un doctorat en études françaises de l'Université de Sherbrooke. Il a publié *Marques déposées* (2015) chez Fond'Tonne ainsi que *Queues* (2017) et *Quelqu'un* (2018) aux éditions Hamac.



DIDIER LECLAIR

Le vieil homme sans voix

Aphasique, Wesley fête ses 80 ans dans une maison de retraite huppée de Toronto, entouré de son fils et de ses trois ex-épouses. C'est l'occasion pour lui de repenser sa vie et les rapports qu'il entretient avec son entourage.

232 p. 21,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Journal d'une femme de lettres

Annie Landreville

Rimouski, dimanche 29 septembre J'arrive de Montréal après une semaine de création émouvante pour le spectacle *Je te réponds ce soir*, présenté au FIL. J'atterris dans mon bureau, au sous-sol. Tout le monde dort ici, je consulte mes courriels. Cette invitation de *Lettres québécoises*. Je regarde mon agenda, très chargé pour la saison. Je ne suis pas certaine que ça entre. Envie de forcer un peu comme lorsqu'on part avec une valise trop pleine.

Mont-Joli, lundi 30 septembre Au bureau. Ça fait trois ans que j'ai la chance de travailler avec le Carrefour de la littérature, des arts et de la culture de Mont-Joli. Situé dans le magnifique Château Landry, le CLAC diffuse des spectacles littéraires et gère un festival printanier, la Crue des mots, qui réunit chaque année une vingtaine d'auteurs de partout au Québec. Au cours de cette semaine-là, ils rencontrent environ six mille jeunes dans les écoles du territoire en donnant des ateliers d'écriture et de création. Pour plusieurs enfants, c'est le seul moment de leur parcours scolaire où ils rencontreront un artiste professionnel. Le CLAC programme aussi des thés littéraires aux Jardins de Métis. Quasiment une conciliation travail/vacances. En ce moment, je fouille les archives de l'organisme pour une exposition sur ses quarante ans.

Mardi 1^{er} octobre Après avoir suivi un séminaire de l'Université d'été en création littéraire de l'UQAR en 2018 – deux semaines de conférences et d'écriture in situ en bord de mer et en nature –, j'ai décidé de m'inscrire à la maîtrise. À l'Université du Québec à Rimouski, on peut faire ses études en lettres avec un profil recherche-crédation, du bac au doctorat. C'est très étrange de retourner sur les bancs d'école trente ans après avoir supposément « terminé ».

Mercredi 2 octobre Conférence de presse du Salon du livre de Rimouski. Depuis une vingtaine d'années, j'y anime des entrevues publiques et un déjeuner littéraire. Ce salon est le plus vieux au Québec. Les essais et la poésie y occupent beaucoup d'espace. C'est ici qu'est né le pavillon de la poésie de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) qui vient pallier, dans les salons régionaux, l'absence d'éditeurs de poésie. Aujourd'hui, c'était cependant une journée spéciale puisque le Salon a annoncé que je remportais le prix Jovette-Bernier pour mon recueil *Date de péremption*.

Judi 3 octobre Je révise des demandes de subvention pour le CLAC.

Vendredi 4 octobre Une de mes rares fins de semaine libres de l'automne. J'en profite pour lire les auteurs que je recevrai en entrevue au Salon du livre.

Samedi 5 octobre C'est le lancement de la revue XYZ à l'UQAR. Le numéro, placé sous le thème des « Chats », est dirigé par Camille Deslauriers, et cinq autres auteurs et autrices de l'université y participent.

Dimanche 6 octobre Ça y est : Le numéro 96 de la revue *Exit* vient de paraître. Je lis le PDF en attendant mes copies.

Lundi 7 octobre Je révise encore des demandes de subvention. Je reçois une caisse du numéro 96 de la revue *Exit*. J'y ai coordonné un dossier qui me fait chaud au cœur sur les poètes du Bas-Saint-Laurent. Néos, d'origine ou membres de la diaspora, nous sommes légion, comme dirait l'autre. Onze d'entre eux ont répondu à l'appel de textes. Nous ferons une lecture au Salon du livre de Rimouski.

Mardi 8 octobre Décrochage des tableaux de Gilles Carle au Château Landry et aux Jardins de Métis. Belle expérience de commissariat, toujours avec le CLAC. Mon terrain de jeu pour cette exposition estivale : toutes les œuvres du cinéaste peintes sur l'Île Verte. On a d'ailleurs célébré la fin de l'été avec un thé littéraire en compagnie de Chloé Sainte-Marie et de Joséphine Bacon le 22 septembre.

Mercredi 9 octobre J'anime une causerie à l'UQAR avec Audrée Wilhelmy, autour des enjeux de création de chacun de ses livres. Cette femme est passionnante.

Trois-Pistoles, jeudi 10 octobre Pour sa 23^e édition, le festival de contes et récits Les grandes gueules a joué la carte des femmes, présentant plusieurs spectacles et collectifs exclusivement féminins. J'ai participé au *Cabaret Poésie All Star sur la route*, organisé par Isabelle St-Pierre et Debut : Actes de paroles, qui ont eu carte blanche et bien voulu accepter la présence de deux garçons. C'était ma première fois dans la mythique salle de la Forge à Bérubé.

Vendredi 11 octobre Répétition pour le spectacle du lendemain.

Rimouski, samedi 12 octobre Reprise de la *(Dé)mesure de la gravité*. Arts performatifs, textes et musique, dans une création collective. Et la grande chance de refaire le spectacle après la présentation au festival Phos en septembre dernier à Matane, avec de nouveaux performeurs pour la moitié de l'équipe.

Dimanche 13 octobre Direction Trois-Rivières en poésie pour la fin du Off. Belle soirée de clôture ! Je rentrerai chez nous demain, un peu pâle et cernée. Je sais que les journées qui viennent seront plus calmes. Ma récolte d'automne est abondante. On dirait que toutes les semences des dernières années ont germé en même temps. Après les salons, en décembre et janvier, j'aurai enfin le temps, alors que nous serons enfouis sous la neige et le froid, de ranger mon bureau, de lire (merci *tsundoku* !) et de boire un scotch bien tourbé. ♦

Annie Landreville est poète, formatrice et ex-journaliste. Elle a publié *Partitions* (Orphée), *Date de péremption* (La Grenouillère) et *Traité de poésie à l'usage des malades modernes* (Fond'tonne) tiré du Cabinet de consultation des prescriptions poétiques, un projet de médiation. Elle vit à Rimouski depuis vingt-quatre ans.

Penser la régionalité

Cinq auteurs qui sont nés ou ont grandi à l'extérieur des grands centres urbains ont répondu à la question de LQ : Est-ce que la « région » est plus profitable dans vos écrits une fois que vous l'avez quittée ?

Le centre du monde

Patrice Lessard

Les histoires ont lieu où elles ont lieu ; que la régionalité serve désormais d'outil pour les catégoriser me déconcerte. D'autant que ce concept me semble captieux. Il propose que la région s'oppose à la ville (c'est peut-être vrai) et sous-entend que toutes les régions se valent (comme toutes les subjectivités, même les plus nocives).

J'ai longtemps vécu à Louiseville, plus ou moins contre mon gré. Je n'y ai jamais rien écrit, n'écrivais pas, alors. Mon enfance et mon adolescence sont marquées par l'asphyxie. Je n'avais pas la liberté de quitter mon village – ç'eût pu être n'importe quel village, Louiseville, c'est le Québec, c'est l'Amérique. Il est possible que mon sentiment d'alors n'eût pas tant à voir avec la région qu'avec la famille, ce n'est peut-être pas tant la région que je fuyais, à dix-sept ans, que la famille – ce qui ne change rien : il faut toujours fuir l'endroit d'où l'on vient, éviter de s'engluier. La croyance en un centre du monde provoque forcément l'étouffement.

On est trop souvent confiné au centre. Aujourd'hui, je ne peux quitter Montréal que par à-coups, et la ville peut produire le même effet d'engluement que le village, surtout au Québec où la voix des artistes et des intellectuels est étouffée par principe. Or le village n'offre aucune perspective, tout s'y trouve conforme à soi-même, l'autre n'existe pas, ou alors a le même visage que moi. Par esprit de clocher, on refuse toute remise en question, on se cloître, s'enfoncé dans les bois, en soi-même, rêvant d'exterminer l'autre. Or le mouvement du dehors me stimule, pas le chant des oiseaux.

De toute façon, même en région, il n'y a plus d'oiseaux. ♦

Patrice Lessard est né à Louiseville en 1971. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et de sept romans. Son plus récent, *À propos du Joug* (Rodrigol, 2019) est la lettre de suicide de Sébastien Chevalier, dont on ne sait trop s'il a véritablement existé.



Abdelmoumen de La Baie

Mélikah Abdelmoumen

Je n'avais jamais écrit sur le Saguenay avant *Douze ans en France*. Ma famille et moi avons quitté La Baie pour nous installer à Montréal lorsque j'avais quatre ans. Nous y retournions régulièrement voir la (nombreuse) famille. J'ai été trente-trois ans Montréalaise, puis je me suis envolée vers l'Hexagone.

Je me souviens très bien du moment où j'ai rédigé ce fragment racontant mes journées dans le sous-bois derrière chez ma grand-mère, dans le rang Saint-Martin, à jouer avec ma cousine Marie-Claude. De mon émotion en me rappelant le jour où nous sommes retrouvées coincées loin de la maison à cause de la marée montante. C'est Sol, la chienne de ma tante Lison, qui nous a ramenées à bon port par des chemins pleins de ronces. Mes cousins David et Marie-Giles, qui vivent toujours à La Baie, m'ont récemment fait remarquer que, dans le récit de cette mésaventure, je parle du fleuve au lieu de parler de la rivière... L'erreur est toujours dans *Douze ans*, elle y restera jusqu'à un improbable deuxième tirage, et reste entre nous une source de taquinerie.

En écrivant pour la première fois sur La Baie, j'ai compris qu'elle avait, pour l'exilée dépressive que j'étais devenue, quelque chose comme la chaleur du souvenir confus des entrailles maternelles. Depuis 2017, je suis de retour à Montréal, et mes visites à La Baie sont plus régulières qu'elles ne l'ont jamais été. Il m'a fallu mettre un océan entre le fleuve qui était une rivière, le sous-bois et moi, puis l'écrire, pour me rendre compte qu'il y a peu d'endroits sur terre où je me sente aussi viscéralement chez moi. ♦

Mélikah Abdelmoumen est née en 1972. Elle est autrice et éditrice. Son plus récent ouvrage, un essai autobiographique intitulé *Douze ans en France*, paraissait en 2018 chez VLB éditeur.





L'origine mienne

Kevin Lambert

Penser mon rapport « à la / aux région / s » – amalgame qui m'agace, qui enferme dans un mot la grouillante réalité – soulève en moi la question de l'origine. Qu'est-ce que ça signifie, « venir » de quelque part ? Être « originaire » d'un espace découpé par une administration colonialo-capitaliste somme toute récente (une rue ? un quartier ? une ville ? une région ? une province ? un pays ?) J'ai passé 17 sur 27 années de ma vie au « Saguenay » et (dans une moindre mesure) au « Lac-Saint-Jean » (Pekuakami sur le Nitassinan), ces « lieux » sont présents dans « mes » livres. Pourtant, je n'arrive pas à m'en considérer comme pleinement « originaire » ; mon départ vers Montréal n'a pas été un choix, mais une manière d'échapper et de survivre au régime politique hétérosexuel. C'était fuir ou tout détruire, j'ai fait les deux.

La conception de l'origine la plus répandue, celle qui circule toujours dans le discours social québécois, est restreinte, antique, inepte. Elle ne parvient pas à dire quoi que ce soit de « moi ». L'origine comme bonne (ou mauvaise) étoile, comme appartenance, comme fondation ou comme destin, me révolte ; l'origine héritée d'une conception hétéro-nationaliste de la naissance et de l'identité, je continue de cracher dessus et fomenté en secret, mais avec le sourire, mes petits attentats contre les limites qu'elle impose à la vie.

Doit-on pour cela faire l'économie de l'origine ? Suis-je en train de dire que je ne « viens » de nulle part ? Que je suis un enfant du monde, sans frontières, sans imaginaire et sans – oh ! – pays ? Pensons l'origine, et « l'origine régionale », autrement. Traitement : Butler, Preciado, Spivak, Foucault, trois fois par jour jusqu'à guérison complète des symptômes. « L'origine se trouve dans le flux du devenir comme un tourbillon et elle attire à son propre rythme le matériel de provenance » (Benjamin). Dans mon livre à moi, on affuble cette autre compréhension « *originaire* » d'un vieux mot durassien, kitsch et drôle, mais auquel je tiens : *écrire*. ♦

Kevin Lambert a publié deux romans, *Tu aimeras ce que tu as tué* (Héliotrope, 2017) et *Querelle de Roberval* (Héliotrope, 2018), des essais et des nouvelles.



Lettre à Louise Desjardins

Virginie Blanchette-Doucet

Chère Louise,

As-tu encore la 117 derrière les yeux, comme si tu venais tout juste de revenir ? Est-ce que ces arbres qui nous rappellent chez nous escortent encore tes pas dans la grande ville ?

C'est toi qui l'as dit, je crois : quand on revient en Abitibi, on réintègre le paysage. On respire à nouveau.

J'aurais pu le dire aussi. Et pourtant nous sommes parties. Nous nous sommes embarquées pour l'ailleurs, nous avons replanté nos maisons et semé des enfants et des livres.

Comment expliquer, alors, ce besoin d'y retourner ? Parce que nous avons ce manque des kilomètres, mais aussi un autre, intangible, à combler. Ce trou à l'intérieur, qu'il faut remplir du ciel, et des lacs. Mythologies abitibiennes. Les étincelles du feu de camp, les étoiles filantes, les mines et les hommes, le grand calme de la neige...

Je me rends compte que le retour réel, physique, est indissociable du retour imaginaire. C'est une sorte d'épreuve de la distance. Ça s'inscrit dans nos corps, mais ça n'a pas d'âge, pas de durée. C'est là. C'est ce qui fait que dans tes livres, tu me parles de chez nous dans la même langue que celle de ma mémoire. Je me retrouve chez moi, chez toi.

Si ce n'était pas l'Abitibi, ce serait peut-être l'enfance, tout simplement ? L'enfance a son pays et ses territoires amoureux. Des conifères noirs qui s'impriment sur l'horizon. On n'en revient jamais vraiment. J'ai hâte d'y retourner.

À bientôt,

Virginie ♦

Virginie Blanchette-Doucet est née à Val-d'Or, en 1989. Après un parcours scolaire en danse, puis en création littéraire, elle s'oriente vers l'enseignement de la littérature au collégial. Son premier roman, *117 nord*, a été publié à Boréal en 2016.

Ce rang que je venge

Erika Soucy

J'ai quitté la Côte-Nord pour la région de Québec à l'âge de onze ans, avec ma mère qui venait tout juste de tomber amoureuse d'un camionneur qu'elle avait rencontré au truckstop où elle travaillait. Ce gars-là n'était pas mieux qu'un autre, mais il lui offrait un toit, un genre de famille et une nouvelle vie. Leur histoire n'a pas duré, mais on n'est jamais revenus par chez nous. Si je n'étais jamais partie de la Côte-Nord dans les années 1990, est-ce que je serais devenue écrivaine ?

Je ne pense pas.

En quittant son village natal à l'aube de la quarantaine, ma mère a cherché le trouble. Je nous revois passer d'un appart à l'autre en fonction de ses conquêtes, elle constamment en training d'une nouvelle job. Ce déracinement est une blessure parente à l'absence de mon père, envolé vers la Baie-James. Ce déracinement m'a offert une perspective et une révolte née le jour où j'ai compris qu'on ne faisait plus partie de la norme ; que les choix de vie de ma mère étaient discutables et répréhensibles.

J'arrivais d'un pays où tous les pères étaient absents, où toutes les mères étaient caissières ou serveuses ou femmes de ménage. J'arrivais d'un pays où les fillettes parlaient d'enculage et de pipes dans les partys pyjamas, où tout le monde avait des bébés de bonne heure et des pensions alimentaires à gérer. Le jour où, en secondaire 2, l'école a évacué deux Ontariennes que j'hébergeais dans le cadre d'un échange étudiant, parce que ma mère, mon frère et moi, on se faisait encore crisser dehors de la piaule d'un nouveau chum, j'ai vu les regards des autres ados, parents, profs. Des regards qui visaient mon rang, mon histoire, mes origines. J'ai eu honte ce jour-là et, tout en ignorant encore la forme que ça prendrait, j'ai juré que j'allais me venger.

Aujourd'hui, j'écris. ♦

Erika Soucy est née en 1987 à Portneuf-sur-Mer, sur la Côte-Nord. On lui doit trois recueils de poésie. Son premier roman, *Les murailles* (VLB, 2016), a remporté le Prix de création littéraire de la Bibliothèque de Québec – SILQ et a été porté à la scène.



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD
PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA** 24 IMAGES
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE**
ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE
LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU
SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS **HISTOIRE
ET PATRIMOINE** CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBÉC
MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES
QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET
MUSIQUE** CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA



Photo originale : Oriova Maria - unsplash.com
Graphisme : grisrisdesign.com

Noires forêts

Ariane Gélinas

Est-ce un hasard si, après avoir quitté Montréal pour Trois-Rivières en 2009, j'ai commencé à situer mes récits criminels et fantastiques en région? Peut-être. Il est à tout le moins exact que plusieurs auteurs de polars et de romans fantastiques qui campent leurs intrigues « en province » demeurent eux-mêmes en région. Lieu propice au mystère, ne serait-ce que par une densité de population moins élevée. Qui nous entendra crier dans la profondeur des bois, face à un assaillant ou à un phénomène surnaturel? Mais dans la forêt des gratte-ciel, peut-on espérer davantage d'aide?

Sans surprise, le nombre de crimes est plus grand dans un contexte urbain, les statistiques l'attestent, et le roman policier chérit la ville depuis ses origines, celle-ci étant pratiquement un personnage dans certaines fictions. Mais, de plus en plus, au fil des années, le polar québécois a investi la ruralité.

Du côté de l'imaginaire, on trouve souvent des espaces empreints de légendes. Je vous propose un parcours entre sombres cantons, bois impénétrables, villages isolés et îles assassines. Il y aurait suffisamment de suggestions possibles pour noircir les pages de l'ensemble de ce dossier, mais je m'en tiendrai au XXI^e siècle pour cet article, qui, bien sûr, ne prétend pas être exhaustif.

Bonne balade sur les routes secondaires, tertiaires, de gravier, et dans les méandres imprécis de celles qui n'existent que pour l'observateur à l'œil aiguisé...

Crimes champêtres

Seule collection d'ici à poursuivre ce mandat spécifique, « Héliotrope noir » publie des récits criminels qui se déroulent presque systématiquement en région. La ligne éditoriale est éloquent : « "Héliotrope noir" propose de tracer, livre après livre, une carte inédite du territoire québécois, dans laquelle le crime se fait arpenteur-géomètre ». Collection pratiquement sans faux pas (que je suis avec enthousiasme), « Héliotrope noir » a notamment fait paraître le réussi *Une église pour les oiseaux* (2015), de Maureen Martineau, qui se trame dans une communauté retirée de l'Estrie, Ham-Sud. L'ensemble de l'œuvre de l'écrivaine centricoise est une ode aux régions, à l'honneur dans ses intrigues. Sa série « Les enquêtes de Judith Allison » (VLB), sergente-détective de l'Arthabaska, qui en est à sa quatrième aventure, nous emmène

du Centre-du-Québec à l'Estrie, en passant par l'Outaouais et même le Nunavik!

De l'autre côté du pont Laviolette, Guillaume Morrissette propose les enquêtes aussi variées que surprenantes de l'inspecteur Héroux, qui, avec le récent et primé *Le tribunal de la rue Quirion* (Guy Saint-Jean, 2019), résout sa cinquième affaire, sillonnant le vaste territoire trifluvien où pullulent – fictivement – les méfaits.

Toujours à Trois-Rivières, mais plus près du roman noir, doté d'une tonalité cynique, *La société des pères meurtriers* (Vents d'ouest, 2010), de Michel Châteauneuf, présente un ex-policier qui adhère à l'organisation donnant son nom à l'ouvrage. Une intrigue vitriolique et horrifiante, à l'instar du *slasher*¹ de Frédéric Durand, *Quinze croix pour le lys rouge* (La maison des viscères, 2018). Pendant une Saint-Jean-Baptiste pour le moins sanglante s'accumulent les victimes « patriotiques » d'un tueur masqué dans un chalet de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Le crime mauricien sait se parer d'atours colorés (de rouge sous tous ses chromatismes) et inventifs.

Plus au nord, Isabelle Lafortune, dans le salué *Terminal Grand Nord* (XYZ, 2019), transporte sa plume amarante à l'extrémité de la longue voie ferrée qui serpente entre Sept-Îles et Schefferville. L'inspecteur Émile Morin tente de retrouver deux Innues disparues dans des circonstances complexes, le village de la Côte-Nord (où l'autrice a déjà résidé) jouant un rôle important dans l'histoire. J'espère avoir l'occasion de renouer prochainement avec Morin dans une nouvelle enquête septentrionale!

Non loin de Schefferville (ville sans cimetière, n'est-ce pas sombrement séduisant?), à l'intérieur des terres, se trouvent le Labrador et sa frontière à la forme dentelée évoquant une morsure. Le thème de la frontière inspire d'ailleurs bon nombre d'écrivains de polar, parmi lesquels l'incontournable Andrée A. Michaud et son *Bondrée*² (Québec Amérique, 2014), situé aux limites du Maine et de l'Estrie. La plume somptueuse de la romancière parcourt l'arrière-pays avec souplesse dans l'œuvre noire et personnelle qu'elle élabore minutieusement depuis 1987. Nouvelliste rare, elle a participé au collectif *Crimes au musée* (Druide, 2017), quatrième opus de la série *Crimes...*, orchestrée par Richard Migneault, dont les recueils de haut calibre rassemblent plusieurs textes brefs se déroulant en région.

Autre initiative réjouissante du côté des collectifs : *Les nouvelles de la rivière Noire* à Québec Amérique, éditeur qui, bien qu'il ne s'affiche pas comme spécialisé, fait paraître chaque année un nombre conséquent de titres appartenant aux littératures de genres. La rivière Noire de Valcourt, en Estrie, est au centre des nouvelles, dont la terrifiante « Par effraction », de Patrick Senécal.

Célèbre auteur de thrillers, dont plusieurs prennent Drummondville (Centre-du-Québec) pour décor, Patrick Senécal a publié la majorité de son œuvre chez Alire. Comme « Héliotrope noir », l'équipe des éditions Alire apprécie particulièrement les fictions qui se trament en région. Une partie des écrits de François Lévesque se passe en Abitibi, par exemple, tandis que Jean Louis Fleury se « déplace » d'un ouvrage à l'autre. Sa psychologue Aglaé Boisjoli, qui en est actuellement à sa sixième enquête, a investigué en Outaouais, au Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie... et même sur l'île d'Anticosti !

Car il ne faudrait pas omettre les récits de crimes insulaires, souvent anxiogènes. Une atmosphère claustrophobe émane des archipels où les déplacements sont régulés au gré des tempêtes. Chez Québec Amérique, Jean Lemieux a situé plusieurs de ses enquêtes aux îles de la Madeleine, faisant grimper le taux d'homicides des environs de Cap-aux-Meules d'au moins 500 % !

Des contrées forestières aux terres agricoles, en passant par les îles, le roman criminel québécois traverse donc les régions avec un talent manifeste... qui ne cesse de prendre de l'expansion, décloisonnant les frontières.

En ces bois imaginaires

L'imaginaire fréquente depuis longtemps les régions. Pensons au folklore, aux contes, dans lesquels des enfants infortunés s'égarèrent sous la canopée qui bloque les repères et le soleil... Du côté de la fantasy, la trilogie *Le crépuscule des arcanes* (Alire, 2013-2016), de Sébastien Chartrand, explore de manière amusante maintes régions, dont la Mauricie et Chaudière-Appalaches. Néanmoins, la fantasy se déroulant souvent au sein d'univers où la magie va de soi, les écrivains de merveilleux ne choisissent pas automatiquement des endroits véritables pour ancrer leurs histoires. C'est plus fréquent en fantastique, même si un certain nombre de romans du genre inventent des agglomérations ou des régions fictives, plutôt que d'enraciner leurs récits dans la toponymie d'ici.

Les lieux sont au cœur de la démarche du Sherbrookoïse Jonathan Reynolds, qui, depuis 2001, situe la plupart de ses écrits à Innstown ; en réalité sa ville natale de Bromptonville (qui se trouve au kilomètre 66 de l'autoroute 55 Sud, tiens tiens !). Son livre *Nocturne* (Porte-bonheur, 2012) met de l'avant cette petite communauté énigmatique, à l'ambiance « Stephen King », où le surnaturel guette dans la pénombre des parcs et des ruelles.

Dans la même veine, relevons le glaçant et essentiel *La mémoire du lac* (Alire, 2001), du regretté Joël Champetier, qui a longtemps demeuré en Abitibi. L'auteur avait choisi cette région comme cadre de cette fiction poignante aux accents de délire. Le père de deux enfants noyés dans le lac Témiscamingue, à Ville-Marie, fait connaissance, au fur et à mesure de sa déchéance, avec ce qui réside au fond des eaux obscures.

Frédéric Durand, ci-dessus mentionné – l'écrivain a œuvré dans presque tous les genres, poésie comprise ! – signe, dans *Au rendez-vous des courtisans glacés* (Veuve noire, 2004) – titre qui fait écho aux flots transis du lac Témiscamingue de Joël Champetier –, un récit fantastique à la montée progressive de l'angoisse. Nous sommes dans un Trois-Rivières de 2001 de plus en plus inquiétant et *difforme*. Que se passe-t-il réellement à la suite du visionnement d'une cassette VHS pour le moins insolite ? Les Six brumes ont publié en 2015 une version non censurée de cet ouvrage. Cet éditeur de genre basé en Estrie a l'imaginaire des régions à cœur au point de lui consacrer une collection : « Frontières ». Cette dernière compte présentement quatre titres. Nous y trouvons un recueil de nouvelles fantastiques ancrées en Mauricie, *Les murmurantes* (2016), dirigé par l'humble autrice de cet article, et cet automne est paru le collectif *À l'est de l'apocalypse*, sous l'égide de Marie Laporte, qui investit la région de l'Estrie... après la fin du monde. La science-fiction post-apocalyptique invite ponctuellement à arpenter des régions réelles du Québec ; c'est le cas dans le récent et inspiré *Aquariums*, de J. D. Kurtness (NDLR : L'instant même, 2019, voir notre critique p. 49), qui vogue jusque dans l'Arctique québécois... où subsistent les reliquats, le *spectre* d'une civilisation anéantie.

Il ne faudrait pas oublier les fantômes des régions – au risque de susciter leur hantise –, ceux de l'atmosphérique et historique *Rang de la croix* (Boréal, 2019), de Katia Gagnon, ou du Saint-Étienne-des-Grès (Mauricie) de l'inimitable François Blais dans *Les Rivières* suivi de *Les montagnes : deux histoires de fantômes* (L'instant même, 2017, lauréat du prix Horizons imaginaires).

Et rôdent les histoires

En terminant, faut-il s'étonner que l'unique festival québécois consacré au polar, les regrettés Printemps meurtriers de Knowlton, se soit tenu en région, plus précisément dans les Cantons-de-l'Est ? Que le rassemblement incontournable des fervents de l'imaginaire, le Congrès Boréal, ait déjà eu lieu au Saguenay, en Estrie, dans les Laurentides ?

Les noires forêts n'ont pas fini de tendre leurs griffes crochues vers les véhicules qui empruntent les routes désertes au crépuscule... Ou d'effleurer les promeneurs candides qui parcourent l'intérieur des terres, la frontière.

Tant de récits attendent patiemment de surgir de ces espaces où le silence, parfois, *respire* encore. ♦

1. Le *slasher* est un genre qui met en scène un tueur généralement masqué, lequel élimine une par une ses victimes, le plus souvent à l'aide d'une arme blanche.

2. Déformation de *Boundary* (frontière), comme nous l'apprend le roman.

Ariane Gélinas est spécialiste des littératures de l'imaginaire à LQ depuis 2017. Elle construit ses romans (la trilogie *Les villages assoupis*, *Quelques battements d'ailes avant la nuit...*) autour de lieux, le plus souvent ruraux. Pour elle, le territoire est un personnage fondamental, un électrocardiogramme. Amoureuse du Nord, elle arpente le noir, l'imaginaire (et sa poésie) au quotidien en tant que directrice littéraire, chroniqueuse, critique, coéditrice, chargée de cours... On peut être certain de la retrouver en forêt, entre rochers, racines et lichens, lorsqu'elle n'est pas enchaînée à son clavier.

Codes régionaux

Échanges

Kateri Lemmens et Véronique Grenier ont discuté ces derniers mois autour de l'écriture, du quotidien et de l'enseignement, entre Rimouski et Sherbrooke, où elles vivent et réfléchissent.

Salut Véronique,

Je commence à t'écrire de l'aéroport Charles de Gaulle. En transit entre Rimouski et Brest où je m'en vais parler de littérature et de mer. J'ai raté mon vol. Je végète au milieu des duty free. Ça m'arrive de rater des vols, des départs. Je rate souvent des choses.

À Rimouski, on dit aussi « la mer » pour parler du fleuve. Moi qui viens des Cantons-de-l'Est, où tu vis et travailles (est-ce que tu viens des Cantons ?), j'ai toujours été fascinée par le fleuve – avant d'être à l'UQAR, je rêvais d'aller vivre à Rimouski, au milieu des rochers, des phoques, dans ce pays maritime et sauvage. Les Cantons-de-l'Est, dans ma tête, c'est un peu la frontière, le brassage avec l'Amérique et ses vagues d'immigration. Bishop. Lennoxville. Les rues King. Queen. Victoria. Les petits Anglo avec qui on se bagarrait. Le pays abénakis (on allait visiter Odanak au primaire), les rivières, les lacs, les montagnes douces.

Le bas du fleuve, c'est la porte du continent. La Gaspésie, un des bouts du monde.

Je t'écris en transit.

Je suis souvent en transit.

Je me sens souvent à côté, transfuge, limite, depuis toujours avec ma famille spéciale, mes origines mêlées, ma vie de routes, tout ce qui ne fitte pas (d'où ma tendresse pour les autres qui ne fittent pas et pour leurs histoires). Je me sens comme ça dans beaucoup de choses. Toujours à passer. D'une vie à l'autre. Toujours un peu à côté. Le plus ironique, c'est que j'ai une personnalité contemplative, je rêve de m'unifier, de m'arrêter dans une maison de campagne, de regarder le fleuve ou les montagnes à la fenêtre, de faire des feux. Je voudrais ce qui abrite. Je vis contre moi.

J'ai souvent l'impression de « ne pas appartenir » et il me semble qu'il y a quelque chose dans la littérature qui consiste *exactement* à ne pas appartenir. À ne pas adhérer entièrement. Mais je suis peut-être juste attirée par la littérature qui fait « un pas de côté » ?

J'ai la même chose avec les disciplines – avec mon indisciplinisme. Je me vois comme une aspirante polymathe et si je suis allée vers l'essai, c'est parce qu'il est poreux – il peut de parler de tout, de tous les savoirs, tout en permettant une organisation intime du sensible – il porte jusqu'à la possibilité de la colère. Et s'il n'est pas la musique, il peut s'approcher de la musique. Et parce que je manque tellement de temps, il correspond à mes fractures et à ma fragmentation, à une écriture par chocs.

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles j'ai tellement aimé *The Argonauts* de Maggie Nelson : son refus d'être enfermée, sa manière de fuir. C'est un livre tellement libre.

Du fleuve aux Cantons, je vois une chose qui se continue : les montagnes, les Appalaches. Aucun doute, quelque part, j'appartiens aux montagnes.

Hâte de te lire,

Kateri

Chère Kateri.

Je te réponds avec retard et j'espère que tu m'en excuses. J'ai un peu perdu la notion du temps, dernièrement, notamment celui qui sépare les jours et les semaines. Tout me semble être arrivé, hier. J'espère que Brest t'a été bonne, accueillante. Qu'allais-tu y faire ?

Je t'ai lue d'un trait, puis je t'ai reprise, lentement, mot à mot. Me suis aperçue que je ne suis plus habituée à « cela », des textes longs qu'on prend le temps de s'écrire, dans lesquels quelque chose se déploie. Je lis les correspondances des autres avec avidité et c'est souvent ce que j'aime y trouver, ce qui se déploie. Ça a sans doute à voir avec le fait que cette forme même exige que le temps se prenne et qu'on doive un peu évacuer le superflu, aller directement au cœur des choses et de soi.

La fatigue me tient, en ce moment. C'est elle, la colle, entre mes mouvements, les heures, d'un jour à l'autre, je semble la traîner sur mes épaules, derrière mes yeux. M'en suis faite une amie, à défaut de parvenir à la chasser. J'essaie de me poser entre les cours, les enfants, le livre qui vient de sortir, les entrevues, les projets à venir, les mots à écrire et mes multiples aller-retour à Montréal. Je suis coincée entre mon besoin de m'encabaner chez nous à ne rien y faire et celui du mouvement, l'appel de l'enracinement dans le monde en m'y agitant, le plus possible, on dirait. Moi aussi, je n'étais pas faite pour une seule discipline. Tes mots à ce sujet m'ont fait du bien, ont résonné. J'aimais trop de choses, je voulais tout savoir. C'est encore le cas. D'où mon poisson dans l'eau, avec la philosophie. C'est tout de même drôle que nous ayons cet échange, là, alors que tu as été la première femme, il y a vingt ans, avec qui j'ai eu une discussion « philosophique ». Dans le département même où j'enseigne en ce moment. Je ne sais pas si tu t'en souviens. C'était à propos du kitsch chez Kundera.

Bref. Es-tu bien avec ce multiple, ce pas de cadre ? Autant avec l'écriture que dans ta carrière ? Je me suis si souvent, et c'est encore le cas, sentie inconfortable avec cet aspect-là. Diminuée. Pas assez sérieuse. Pas capable d'approfondir ou de maîtriser les codes pour me fondre dans la forme. Étrangère. Mais ça, c'est un peu l'histoire de ma vie.



Ma mamie et ma tante parlaient toujours de « la mer » pour nommer le fleuve. Ma famille vient de la Gaspésie, de Chandler, mon imaginaire est peuplé d'histoires de la Baie-des-Chaleurs. Quand j'entends « la mer », c'est toujours la voix de ma mamie qui prend le dessus, j'imagine son regard sur l'eau. Le lointain. Je me demande comment le sel se posait sur elle. C'était une femme phare, elle me manque. Depuis trois étés, j'ai la chance de me promener un peu, avec les p'tits, on va dans le bas du fleuve, notamment. J'ai comme ce besoin inscrit dans le fond de mon ventre, voir le fleuve. Ça m'échappe encore un peu, mais ce que je sais, c'est à quel point ça m'apaise. J'ai le besoin de me perdre l'œil dedans.



Je viens de Sherbrooke, Magog, en fait. Et je veux tellement lire *Les Argonautes*. Je suis une fan de la poésie de Maggie Nelson.



Je dois retourner à la vie. T'écrire m'a permis de me poser, un instant. Merci,

V.

Chère Véronique,

Je suis tellement contente de te lire, ça me touche instantanément.

Brest sent mouillé.

On y mange du crabe « pas des neiges » et du homard bleu.

Ça m'a rappelé « Riki », la proximité de la mer, l'éloignement des centres, la modernité (les deux villes ont été rasées), les beaux paysages violents et venteux et rétifs où je me suis sentie chez moi. J'ai une maison d'enfance et plein de pays, des chez-moi. Rimouski est un pays, un pays dans le pays, et définitivement un chez-moi.

Il y fait parfois un temps qu'il ne fait nulle part ailleurs (même pas à Rivière-du-Loup).

Il y fait parfois un tel sale temps que ça n'a juste aucun sens, et c'est quand même beau d'une certaine manière : les routes fermées pendant des jours, la neige qui balaie la ville comme si c'était une station polaire.

« J'essaie de me poser », tu as écrit, on dirait ma vie surpleine avec l'enseignement, la création, ma fille, les soucis, le « jour après jour après jour », le souffle court, et cette forme de combat pour garder la tête hors de l'eau, pour y arriver avec ce qu'on essaie de commencer à construire, et qu'il faut détruire – mais les nœuds sont tissés dans nos rêves, dans nos nerfs.

Quant au multiple et au pas de cadre, ça reste précaire et inconfortable. Mais pour garder de la créativité, du souffle, pour voler le temps, le feu, on dirait que je dois embrasser le désordre existentiel et disciplinaire (peut-être avec plus de douceur et d'indulgence avec le temps). D'où cette révélation fulgurante avec Nelson, avec le queer, pour plein de raisons. Comment passes-tu d'une discipline à l'autre ? De la sagesse de la philosophie à toute la vulnérabilité que tu exposes dans ta poésie ?

Oui, oui, je me souviens de cette conversation (ou alors je la réinvente) ! Je continue d'être habitée par Kundera et le kitsch (si proche d'Arendt).

Et tu viens de Magog ! J'y ai travaillé l'été, quand j'étais aux études, dans les restos et les bars ! J'y suis de temps en temps pour voir ma famille, pour le ski de fond ou pour patiner à la pointe Merry, et je regarde le Vermont au loin avec le pincement bizarre des vies qu'on n'aura jamais.

J'aurais voulu t'écrire un peu plus sur Rimouski. Rimouski. L'isolement. L'ouverture. Le désir (c'est un espace de sensualité sauvage, avide)... Le fleuve, ce « désir immense qui risque sa peau », comme dit Pierre Perrault.

Merci Véronique, à bientôt j'espère. xx

K.

Kateri,

J'aime lire ton Rimouski. Je n'y suis allée qu'une seule fois, en janvier dernier. Je n'ai jamais eu aussi froid de toute ma vie. Un moins quarante, humide, et du vent comme j'ai rarement ressenti. Chaque excursion à l'extérieur venait avec une crispation de tout l'être. La neige remplissait l'air. Je n'ai pu voir le fleuve et ça m'a embêtée. J'ai besoin de me river devant lui lorsque j'ai la chance d'en être près. Si la vie était autre, je crois bien que j'irais habiter pas loin de lui, dans une maison pas très grande. Ce n'est pas possible, là, parce que les p'tits, le cégep, tout mon quotidien qui s'est tissé, ici, à Sherbrooke. J'habite le même appartement depuis onze ans. J'aime sa lumière, partout, dans chaque pièce. Je peux suivre le soleil de son lever à son coucher. Je viens tout juste de me faire un bureau, dans la moitié du salon. Ma « chambre à moi » pour reprendre les mots de l'autre. De chaque côté de la table qui me sert d'espace de travail et derrière ma chaise, des bibliothèques. Pleines. Je peux y passer des heures. Avant, je préférais être ailleurs, dans les cafés et les restaurants du centre-ville. Je m'y installais, pour écrire ou corriger, rassurée par le bruit des conversations, les mouvements. J'ai fini par conquérir le vide de mon appartement, je pense, par ne plus avoir besoin que l'air soit constamment chargé. Sherbrooke, pour moi, c'est une sorte de calme. L'endroit où je me sens à ma place. Je ne saurais décrire mon attachement autrement. Juste assez loin-proche de Montréal, de Québec, de ce qui s'y passe, des possibles qui s'y offrent.

« ... mais les nœuds sont tissées dans nos rêves, dans nos nerfs. »

Cette phrase.

Je l'ai recopiée dans mon carnet. Je n'aurais pu mieux dire les choses. Ça combiné au « multiple », je crois que c'est peut-être, finalement, ce qui nous sert de moteur. L'inconfort pousse à l'action. L'oblige. C'est ce lieu dans lequel on tressaille, qui nous fait tanguer. Duquel on souhaite s'extirper, mais non, en même temps. Au fond de mon ventre, je sais que je ne me poserai jamais. J'aspire à cent vies dans le corps de la mienne. Ça me fait drôle d'écrire ces mots, alors que j'ai passé tant d'années à vouloir me départir de la seule que je croyais avoir. C'est quand même rassurant de mesurer qu'on advient, qu'on se transforme.

Le lavage et la préparation du retour de l'école des enfants m'obligent à un arrêt. J'espère que tu trouveras du temps pour t'arrêter, un peu, au travers de tout. ♦

V.

Véronique Grenier enseigne la philosophie au collégial. Elle est l'auteure du récit *Hiroshimoi* (2016) et des recueils de poésie *Chenous* (2017) et *Carnet de parc* (2019) aux Éditions de Ta Mère. Elle déteste les demandes à l'Univers.